Entretien avec Fawaz Hussain par correspondance électronique, 3 septembre 2016

Préparé par **Dersim Barwari**, Université McMaster

Langue

DB Quel est votre rapport à la langue française ?

FH Le français est ma langue d'écrivain, une manne tombée du ciel. Je l'ai appris en même temps que l'arabe à l'école élémentaire à Amouda, au Kurdistan syrien. J'ai fréquenté une école catholique privée et le français faisait partie du programme. C'est un choix que j'ai fait après avoir fini mes études [à la] Sorbonne en 1988. Il me fallait miser sur une langue pour écrire et puisque je ne maîtrisais pas le kurde, je n'ai pas hésité à opter pour le français. Bien que le kurde soit ma langue maternelle, il n'a pas sculpté mon esprit sur les bancs de l'école. Je n'ai jamais eu de livres en kurde dans mon cartable et il m'a fallu m'éloigner de plusieurs milliers de kilomètres de mon Kurdistan natal pour me l'approprier vraiment, surtout en Suède.

DB Pourquoi écrire en français ? Écrivez-vous dans une langue autre que le français ?

FH L'écrivain kurde est un écrivain handicapé. J'écris en français, car nous les Kurdes, nous apprenons toujours à lire et à écrire dans une autre langue imposée. En Syrie, il était interdit de parler le kurde dans l'enceinte de l'école et dans l'administration. Les rares livres kurdes qu'on pouvait avoir étaient strictement interdits et les gens avaient très peur de l'état policier de l'époque.

Oui, j'écris également en kurde et c'est beaucoup plus par devoir que par passion. Mon kurde était dans un piteux état à mon arrivée en France en 1978. Je l'ai beaucoup travaillé, surtout lors de mon séjour de huit ans en Suède de 1993 à l'an 2000. Je suis de plus en plus à l'aise en kurde, mais il me reste toujours beaucoup de lacunes. J'attends impatiemment la parution du grand dictionnaire de l'institut [kurde de Paris] pour avoir plus de facilité à traduire les classiques français en kurde.

DB À votre avis, quel effet est créé lorsqu'une écriture puise dans différentes langues ?

FH Je préfère le kurde quand je parle de mon enfance au village Kurdo et à Amouda, la ville où nous nous sommes installés pour que je puisse aller à l'école en 1958. Mon vocabulaire est assez riche quand j'évoque ce passé et ma vie dans ce coin du monde loin de tout. Mais je préfère le français quand je parle de la ville et de la complexité des relations dans un milieu très

urbain comme Paris. La présence de ces deux langues en moi est une source de richesse que j'exploite pour me distinguer des autres écrivains d'expression française.

DB Pourrait-on dire que l'usage du français par les écrivains kurdes est une manière de revendiquer sa place dans l'espace de l'Autre (une forme de reterritorialisation symbolique) ?

FH Quand j'écris en français, je ne revendique rien que mon droit de m'exprimer, de dire mon désarroi devant l'hystérie généralisée qui s'empare du monde et l'ampleur des malentendus. Si j'étais resté dans une ville syrienne comme Damas ou Alep, je pense que j'aurais écrit en arabe, comme la plupart des écrivains kurdes d'expression arabe. Mais je savais à mon arrivée à Paris en 1978 que j'allais y rester. Il me fallait donc m'approprier la langue du pays qui m'accueillait les bras grands ouverts pour aller vers les autres et vivre en harmonie dans mon nouvel espace vital et surtout intellectuel.

Histoire, culture et politique

DB Quel lien faites-vous entre littérature et affirmation identitaire ?

FH J'ai horreur de la politique, mais elle me suit comme mon ombre. Quand je parle et j'écris en kurde, je fais un acte de résistance puisque ma langue est menacée de disparaître. Dès que je prends le stylo ou que je me mets devant l'écran de mon ordinateur, mes racines de Kurde m'interpellent et exigent de moi de ne pas oublier d'où je viens, de ne pas occulter les miens avec leur lot de désastres. Mon identité saute aux yeux des lecteurs sur la page que j'écris et je ne peux rien y faire. Ma « kurdité » coule en moi comme le sang dans les veines.

DB Vous faites souvent référence à des événements historiques tels que le bombardement d'Amoudé par l'armée française de 1937 ou le « recensement particulier » d'août 1962. Comment ces événements traumatiques dans l'histoire des Kurdes de Syrie vous ont-ils marqué en tant qu'auteur kurde ?

FH C'est tout à fait naturel que je puise dans le creuset de mon passé et celui de la famille pour écrire ce livre et faire un travail de mémoire. Quand j'ai voulu écrire *Les sables de Mésopotamie*, je ne possédais aucun document, aucune photo, aucune lettre pour m'étayer dans mon entreprise. Je suis né en 1953, mais il me fallait parler de cet événement survenu en 1937. Il s'agit d'une date fondatrice de l'histoire des Kurdes de ma ville et de ma famille qui en a payé un très lourd tribut. Il s'agit d'un épisode extrêmement traumatisant pour ma grand-mère maternelle qui avait vu des gens mourir devant ses yeux. Quant au recensement particulier de 1962, je l'ai

vécu car je me souviens du jour où un fonctionnaire de l'État est venu de plusieurs centaines de kilomètres de Damas ou d'ailleurs pour nous accuser d'être des étrangers venus de Turquie et d'Iran et pourtant, la tombe de mon arrière-arrière-grand-père se trouvait à quelques dizaines de kilomètres de là où se déroulait l'ubuesque recensement. J'ai écrit *Les sables de Mésopotamie* pour dire ma vérité et relater cette mémoire clandestine bannie par les autorités syriennes et surtout du [sic] parti unique.

DB La question de la frontière est omniprésente dans *Les sables de Mésopotamie*. Quels sont les enjeux de la frontière sur les constructions identitaires des communautés habitant une région frontalière ? Que pensez-vous de la notion d'identité-frontière, développée entre autres par Gloria Anzaldúa ? En quoi cette notion est-elle pertinente pour expliquer la situation des Kurdes au Moyen-Orient ?

FH Toute mon enfance et une partie de ma jeunesse se sont déroulées à l'ombre des barbelés et des miradors de la frontière. La frontière était ressentie comme une plaie béante dans l'âme kurde et notre appartenance identitaire. Je savais très bien qu'elle était artificielle et arbitraire, car elle me privait de la moitié des miens qui se trouvaient d'un seul coup de l'autre côté et obligés de porter des noms turcs. Les Français et les Anglais, vainqueurs de la Première Guerre mondiale, se sont arrangés avec les représentants de la jeune république turque fondée sur les décombres de l'Empire ottoman et nous [les Kurdes de Syrie] privaient d'un grand pan de notre mémoire collective. Mais si je n'étais pas Kurde, je bannirais l'idée du pays et j'aurais dit : « Une patrie c'est de la glu. » Le nationalisme fait beaucoup de dégâts surtout dans les esprits étriqués.

DB Voudriez-vous dire un mot de la situation éditoriale au Kurdistan ? Quelles sont les conséquences, pour un écrivain, de publier ses œuvres aux Éditions Aras (Erbil) ou chez Ranj (Slémani) ? Quel est le rôle des maisons d'éditions en dehors du Kurdistan qui publient des auteurs kurdes – comme L'Harmattan, Rocher, Seuil, Le Serpent à plumes, etc. ?

FH Je n'ai aucun livre en dialecte sorani et je trouve que c'est bien dommage. Mes livres sont dans le dialecte kurmancî, celui du nord et j'occupe une bonne place chez Avesta, la plus prestigieuse maison d'édition kurde basée à Istanbul. Publier chez L'Harmattan, c'est comme si l'on publiait à compte d'auteur. Cette maison exige de l'auteur l'achat de cinquante exemplaires, de s'occuper lui-même de la conception du visuel de la couverture et des tâches de correction. C'est scandaleux ! Les autres maisons comme Rocher et Le Serpent à plumes sont, à mon avis,

de vraies maisons d'éditions, mais avec leurs défauts. J'ai un livre qui sort en novembre cette année 2016 chez Seuil, dans la collection « Points » et il s'agit précisément de mon livre *Les sables de Mésopotamie*. C'est le rêve de tout le monde, je pense, d'être pris par une vieille et grande maison comme Seuil.

DB Quelle est votre vision de l'institution littéraire dominante ? Comment la littérature kurde de langue française s'inscrit-elle au sein de la Francophonie ?

FH Je dis souvent qu'il n'y a pas une seule littérature française mais plusieurs. Malheureusement, nous les Kurdes, nous sommes très peu nombreux à nous exprimer en français, ou même dans une autre langue européenne comme l'anglais ou l'allemand ou bien le suédois où la diaspora kurde est pourtant très importante. J'aurais bien aimé qu'on occupe une place semblable à celle des écrivains d'origine iranienne ou turque, mais le vent ne souffle pas toujours selon la volonté des voiliers. Les Kurdes de France sont là depuis une quarantaine d'années pour fuir la misère et l'oppression. Ils travaillent majoritairement dans la restauration, la confection et le bâtiment. Il y a deux cents cinquante mille Kurdes en France et nous méritons un autre destin que celui de préparateur de döner et de serveur de kebabs accompagnés de sauce samourai et de salade tomate oignon. La diaspora kurde en France reflète le Kurdistan : elle est faible et pour le moment, elle se contente de survivre et surtout de se défaire de la misère qui lui colle à la peau.

DB Certains critiques littéraires ont parlé du geste collectif de l'écriture – qu'écrire serait une action collective. Pourriez-vous commenter ? Avez-vous l'impression que vous écrivez *pour* ou *avec* d'autres ? Comment parvenez-vous à réconcilier la nature autobiographique d'un récit personnel avec une énonciation collective, c'est-à-dire à inscrire le *nous* du groupe dans le *je* du narrateur ?

FH Quand on écrit, on lance des passerelles, on construit des ponts pour aller vers les autres. Un livre qui n'est pas ouvert n'est pas un livre, il le devient quand il est lu et alors le lien est établi avec l'autre, le lecteur. L'écriture se nourrit bien sûr de l'observation, du quotidien, mais surtout des lectures qu'on fait. Je pense qu'un grand écrivain est avant tout un grand lecteur. Ce qui est sûr, c'est que je ne peux pas m'exprimer comme du temps de Balzac ou de Zola comme on ne peut pas demander à un musicien contemporain de composer comme Mozart ou Beethoven. L'écrivain est une sorte de miroir qui reflète son temps et son espace. Dans ce sens-là, oui, je sens que j'écris *avec* d'autres écrivains se trouvant dans le même pétrin que moi.

J'écris, car cela me fait d'abord du bien, et pourtant, Dieu sait combien cet acte est pénible, et valorisant à la fin.

Identité et communauté

DB Vous avez souvent recours à l'ironie et l'humour. En quoi l'ironie, par exemple, vous paraît-elle un outil efficace dans l'élaboration d'un autre discours, ou un « contre-discours », pour reprendre le terme utilisé par Richard Terdiman ?

FH Je suis content que vous ayez constaté cette ironie ou plutôt cette autodérision qui traverse tous mes écrits. J'en ai besoin pour descendre au plus profond de l'âme humaine. L'humour déshabille la fausse vertu, dévoile les petites gens chez les grands et démasque la supercherie.

DB L'oralité occupe une place significative dans vos textes. Quelle est, selon vous, l'importance de l'oralité dans la littérature kurde ? Diriez-vous que l'oralité a un rôle important à jouer pour la survie de la langue ainsi que de l'identité kurde – comme c'est le cas pour d'autres littératures émergentes ?

FH La littérature kurde était essentiellement orale. Elle est écrite depuis très peu de temps si on la compare à la littérature française ou chinoise. Le roman est un mot qui dérive de l'ancien français pour désigner un nouveau registre d'écriture distinct du latin classique. Enfant, j'attendais l'arrivée des conteurs chez nous lors des veillées d'hiver pour voyager grâce à leur magie verbale sur les ailes de l'oiseau magique Simorgh et escalader les couches des ténèbres vers la lumière en compagnie de Mirza Mihemed et Rustemé Zal. Les dengbêj, les troubadours, ont sauvé la langue kurde qui est à présent en danger, surtout en Turquie et en Syrie et ils m'ont fait tant de bien à une époque où la télévision n'avait pas encore fait son apparition dans notre contrée. Tous mes livres comportent des extraits de contes : c'est ma marque de fabrique en quelque sorte et mon attachement à mon passé de Kurde. Je suis né dans cette région de Djézireh saturée de poussière, calcinée jusqu'aux entrailles par un soleil omnipotent et omniprésent, mais également bercée par les contes et les épopées.

DB Dans *Les sables de Mésopotamie*, vous réussissez à dépeindre une véritable mosaïque culturelle et sociale, où cohabitent différentes communautés ethniques et religieuses – entre autres, arabe, arménienne, kurde et yézidi – malgré les divers conflits qui les opposent les uns

aux autres. Selon vous, de quelle façon notre rapport à l'Autre affecte-t-il notre perception de notre propre identité ?

FH Dans les années soixante-dix, l'Autre n'était pas un danger. Puis, il l'est devenu, surtout depuis l'avènement du parti baas au pouvoir à Damas et à Bagdad et à la récente poussée, phénoménale, de l'intégrisme islamiste. J'ai toujours prêché l'altérité, la diversité comme un remède-miracle contre tous les maux du Proche-Orient. Si chacun s'accroche à son identité, s'agrippe aux basques de son clan, de sa religion, l'identité devient, comme l'explique magistralement Amin Maalouf, une identité meurtrière.

Forme, style

DB Pourquoi avoir adopté la structure du roman réaliste pour votre œuvre autobiographique ?

FH Je pense que la vie de chacun de nous est un roman. Et parfois, le réel dépasse de loin la fiction. Dans les deux volets de ma trilogie autobiographique, je veux dire dans *Les sables de Mésopotamie* et *La prophétie d'Abouna*, je ne m'engage pas à respecter le pacte de vérité comme l'exige l'entreprise autobiographique. J'opte plutôt pour l'autofiction. Puis, qu'on le veuille ou non, la mémoire est sélective, elle a tendance à embellir et travestir les données. Dans mes œuvres comme *Le fleuve*, *En direction du vent* et *Orages pèlerins* (sorti en juin 2016), le fantastique prend une part encore plus importante. Je suis content que la frontière entre le réel supposé et le surréel soit si ténue et si poreuse. Même dans *Prof dans une ZEP ordinaire*, mon journal de jeune recrue parachutée dans un lycée professionnel de la banlieue, en Seine-Saint-Denis, le fantastique exige une grande part comme si la réalité n'était pas vraiment assez riche pour en faire tout un monde.

DB On retrouve dans *Les sables de Mésopotamie* et dans *La prophétie d'Abouna* des résumés au début de chaque chapitre. Pourriez-vous expliquer ce choix esthétique ?

FH Je m'inspire des contes philosophiques du dix-huitième siècle et surtout de Voltaire. C'était pour ajouter une touche ludique à mon écriture. J'écris également pour me défouler, vider mon sac et m'amuser.

DB On observe, par ailleurs, l'emprise du conte et de la légende sur votre style et votre écriture. Dans *Les sables de Mésopotamie*, vous mettez en œuvre une esthétique qui s'inspire du récit oral : les guillemets, l'expression « Il était une fois... » et la technique du conteur. Au Chapitre 7, vous avez recouru au procédé narratif de la mise en abyme pour inclure dans votre

œuvre deux récits de la tradition orientale : « la fable du scarabée et de la souris » et « le conte de Mehemed Mirza ». Comment voyez-vous le rôle de la littérature orale au sein de votre œuvre ?

FH Vous avez raison. Mon enfance au Kurdistan était bercée par les contes et les fables et cette enfance demeure mon royaume que je ne veux pas perdre. Face à l'insatisfaction du présent et à l'impossibilité de l'avenir, je me réfugie souvent dans ce passé à tout jamais perdu.

Conclusion

DB En entretien (*France Culture*, 2012), vous dites à propos de la situation en Syrie : « On est dans le même bateau, ce bateau traverse une tempête, des moments très pénibles. Je pense que dans l'intérêt général, il faut qu'on soit unis, il faut qu'on soit ensemble chrétiens, arméniens, syriens, assyriens, ismaéliens, yézidis, arabes ». Diriez-vous qu'il y a une dimension philosophique ou éthique à vos romans ?

FH Je ne veux pas être taxé d'écrivain kurde criant sur tous les toits mon appartenance ethnique et linguistique. J'aspire à la diversité et à l'universalité et j'espère y parvenir un jour. Avec cette mentalité que nous avons, nous, les Kurdes, les Arabes, les Iraniens et les Turcs, nous ne construirons jamais rien de beau, de juste, d'harmonieux. Or, pour vivre en paix, il faut accepter l'Autre et sa diversité. Nous ne possédons pas cette terre, nous n'en sommes que des locataires. Avec cette philosophie, si je peux l'appeler ainsi, on pourrait peut-être avoir la paix dans ce monde qui s'entredéchire de plus en plus. Je n'ai jamais aimé être celui qui donne des leçons et puis, je n'ai pas l'âme d'un guide spirituel ou militaire, d'un meneur de troupe. Je fais de mon mieux pour exister, pour écrire avec force, mais je suis persuadé que tout ce tumulte du monde ne rime à rien.